

..... Aujourd'hui, et depuis des milliers d'années, il en est des travaux publics essentiels comme des lois de la Chine, ils sont faits et ne sont plus à faire. Le gouvernement se borne à en avoir soin. Je ne dis pas qu'il s'acquitte toujours très bien de ce devoir, mais enfin il n'a plus d'autre fonction. Selon le degré d'intérêt qu'ils présentent, les travaux sont exécutés et entretenus par les provinces, par les départements ou par les communes, au moyen de souscriptions à moitié volontaires, à moitié imposées par les conseils élus d'après la richesse des habitants, mais dont sont dispensés les gens peu aisés. Il n'est pas rare de voir certains de ces travaux publics, tels que ponts, chemins, etc., accomplis aux frais d'un très petit nombre de riches qui, pour toute récompense, se contentent de l'inscription de leurs noms sur l'une des pierres de la construction. Mais les travaux actuels les plus étonnants sont ceux que réalise chaque jour l'initiative privée. Si on en considère l'ensemble, aucun de ceux qui les ont précédés, même parmi les plus importants, ne peut leur être comparés, et ils feraient pâlir les ingénieurs les plus hardis, les capitalistes les plus audacieux. Que diraient ceux-ci, en effet, si l'on proposait de terrasser toutes les montagnes ? Cependant cela se fait tous les jours, par de simples individus, sans emprunt public, sans garantie d'Etat, sans subvention officielle. Et la raison en est bien simple. C'est encore le *gen* (1) qui nous la donne. Sous l'effort d'une population de plus en plus dense et sous l'influence d'une loi juste, la propriété est tellement morcelée, que tous ces travaux qui, avec une population clairsemée, seraient impossibles ou exigeraient une énorme concentration de forces, fragmentés, deviennent aisés pour de simples individus et se font, en quelque sorte, à temps perdu. Pas un filet d'eau n'arrive dans les plaines sans avoir été vingt fois arrêté sur le flanc des montagnes ; et toutes ces terrasses qui, du sommet à la base, en font de véritables gradins, sont l'œuvre des paysans. Les ruisseaux de nos villes sont moins serrés que ceux qui arrosent leurs rizières, et ce sont eux qui les ont creusés. Que de fois, en les voyant accomplir tranquillement et comme en se jouant, ces travaux qui, partout ailleurs, seraient inexécutables, ne me suis-je pas senti plein d'admiration ! Que de fois, en les voyant édifier, pierre par pierre, ces murs de soutènement qui, au point

(1) Par les droits et privilèges nécessairement attachés à l'institution familiale dont il est la base, le *gen* incite les citoyens à conserver toute leur indépendance. Par la nature des moyens dont le gouvernement peut disposer, non seulement il trace son rôle et son pouvoir de façon à prévenir toute usurpation de sa part, mais il les renferme dans des limites telles que le progrès des choses les réduit à presque rien. (*La Cité chinoise*, p. 192).

de vue de la fertilité, devaient mettre le sol des montagnes au niveau de celui des vallées, ou bien récolter du riz ou du blé dans les creux où les oiseaux de proie, jadis, plantaient leurs aires, que de fois ne me suis-je pas écrié en moi-même : Ah ! les braves gens, les braves gens ! J'étais touché de ce qu'ils faisaient. Je leur en étais reconnaissant. Je triomphais avec eux des obstacles qu'ils avaient vaincus.

Et, toutefois, le fait qui me semblait le plus merveilleux, le fait dont ces victoires n'étaient après tout que le témoignage éclatant, c'était la substitution progressive de l'action individuelle à l'action collective dans toutes les œuvres de la civilisation, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, depuis celles de l'esprit jusqu'à celles de la matière. L'individu affranchi des servitudes de la collectivité, indépendant et libre dans l'unité et grâce à l'unité, — voilà le fait capital qui ressortait pour moi de l'étude des rapports des Chinois avec l'Etat et avec le gouvernement, et me paraissait justifier toutes leurs théories.

aux revenants, est très vivante dans les masses soi-disant civilisées, mais encore beaucoup plus près qu'il ne semble de la mentalité sauvage; la seconde, la croyance au double métaphysique, est une opinion de lettré, qui dérive directement de la première. En effet, à grand renfort d'excogitations subtiles, les métaphysiciens sont parvenus à extraire la quintessence de la croyance primitive au double. Ce dernier s'est affiné jusqu'à perdre toute matérialité; ce n'est plus l'ombre, éthérée sans doute, mais pourtant substantielle, la « fumée » des Caires; c'est un être ou plutôt une abstraction d'être, une *entité* ne tenant ni lieu ni place, c'est-à-dire se confondant avec le néant et parfaitement inintelligible. A la place d'une erreur, on a mis une absurdité.

Revenons à l'homme primitif, beaucoup plus raisonnable que les métaphysiciens. Dans sa pensée, il n'existe sûrement aucune différence essentielle entre les doubles des morts, les doubles *spiritiques*, et ceux des êtres ou objets du monde extérieur. Des deux côtés, en effet, l'illusion est la même; cependant, pour la commodité de la classification, on peut appeler *mythiques* les doubles des choses, à partir du moment où l'on se permet de leur attribuer une existence nettement distincte de leur *substratum* matériel. A ces doubles mythiques, comme aux doubles spiritiques, l'homme peu développé prête une mentalité toute humaine; il s'ingénie à leur être agréable, à flatter leurs goûts, à satisfaire leurs besoins par des offrandes, surtout par des sacrifices d'animaux et souvent même d'hommes. En effet, ces esprits mythiques, ces dieux ressemblent à leurs adorateurs; ils sont grands mangeurs, friands de la chair, du sang des victimes; de tous les parfums, ils préfèrent celui de la viande grillée.

Le culte consiste à servir les divinités suivant leur goût; on n'y manque pas, mais ce n'est point par affection; c'est dans un but tout à fait intéressé, pour en tirer pied ou aile. On ne se gêne pas, d'ailleurs, pour le déclarer hautement aux dieux qu'on invoque. La prière primitive, dont le Rig-Véda nous offre nombre de parfaits spécimens, est un simple contrat d'échange entre l'adorateur et l'adoré. Cette prière se peut résumer ainsi: « Nous te donnons, donne-nous; tu le dois, si tu es un dieu honnête. »

Longtemps, chaque individu traite ainsi directement avec ses divinités, au mieux de ses intérêts; mais, dans ce commerce avec les puissances invisibles, il arrive que certaines per-